Première Année, N° 38 — 10 CENTIMES AVEC LE SUPPLÉMENT — Du 23 au 29 JUIN 1888.

LA RÉVOLTE

POUR LA FRANCE

Un an. . . . . Fr. 5 —
Six mois . . . . . » 2 50
Trois mois . . . . . » 1 25

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les samedis

POUR L'EXTÉRIEUR

Un an. . . . . Fr. 7
Six mois . . . . . » 3
Trois mois . . . . . » 1

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

A NOS LECTEURS

Devant les prétentions excessives des vendeurs en gros, nous avons décidé de faire faire le service des libraires par un camarade. Nous prions donc tous nos lecteurs de nous faire connaître les adresses des libraires qui seraient susceptibles de prendre le journal. Nous les prions de faire tout leur possible auprès des libraires chez lesquels ils se servent d'habitude pour leur forcer la main.

Nos amis comprendront toute l'urgence qu'il y a à agir vite afin de ne pas laisser s'éteindre la vente ; d'autant plus que les porteurs, en relevant les bouillons du dernier numéro qu'ils avaient placé, ont affirmé aux libraires que LA RÉVOLTE *ne devait plus paraître.*

LA VÉRITÉ SANS PHRASES

Nous avons reçu la lettre suivante :

Depuis quelque temps, vous avez entrepris un genre de propagande assez singulier et qui, de votre part, a lieu de nous surprendre. Vous semblez prendre à tâche de nous vouloir persuader que c'est une erreur de croire à la prochaine réalisation des idées anarchistes.

« A quoi bon, dites-vous, se leurrer... il s'agit de raisonner froidement, de dire les choses comme elles sont... En reconnaissant que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, nous constatons un fait. » Et, comme preuve, vous donnez « notre petit nombre ».

En arriver à une telle conclusion, après la brillante campagne menée pendant plusieurs années par votre devancier le *Révolté*, c'est vraiment inouï et bien fait pour produire cette accalmie que vous déplorez — et qui n'existe en réalité que dans votre imagination.

Qu'espérez-vous donc d'une pareille attitude? Croyez-vous attirer ainsi beaucoup de prosélytes à l'anarchie? Et ne voyez-vous pas, au contraire, la désespérance et le découragement que cela peut produire?

« Nous sommes en trop petit nombre! » Mais où avez-vous vu que le triomphe d'une idée soit le fait du nombre? Quand Luther lança son libre examen; quand Desmoulins, monté sur une table au Palais Royal, jeta son cri de révolte, avaient-ils pour eux le nombre, ces audacieux révolutionnaires? Non, ils avaient la foi. Et ils triomphèrent. Ah! si, comme vous, ils avaient au préalable consulté le chiffre de leurs adhérents, il est probable que l'idéal du premier fût demeuré aux limbes et que la Bastille serait encore debout.

Les révolutions ne donnent que ce que l'on sait prendre (c'est un fait constaté par l'histoire). Or, quand la Révolution triomphante aura brisé les derniers obstacles, pourquoi hésiterions-nous à accomplir l'œuvre émancipatrice dans toute son intégralité? Quel motif de nous arrêter en chemin? Et puis, qui pourrait empêcher le peuple vainqueur, de faire ce que firent les bourgeois en 89, c'est à dire prendre tout, — et cela immédiatement?

En affirmant que nos idées ne sont pas immédiatement réalisables, vous prétendez constater un fait. Cette prétention est au moins étrange. En effet, qui vous autorise à parler de la sorte? Qu'en savez-vous? où puisez-vous cette certitude? Supposez, par exemple, que demain un autre, tout aussi convaincu, vienne nous dire : « En révolution tout est possible pour qui sait vouloir. » Son dire serait certainement tout aussi probant que le vôtre.

La vérité, citoyens, c'est que nous sommes à la veille d'un immense débordement. La révolution est à nos portes. Que faire dès lors? Devons-nous lâchement nous croiser les bras, ou aller bêtement nous faire écharper pour aider à l'instauration d'un Quatrième Etat? Tel est pourtant le dilemme posé par la logique de votre raisonnement.

Eh bien non, il n'en sera pas ainsi, nous ne subirons pas cette alternative humiliante. Les anarchistes ont autre chose à faire, plus digne d'eux et plus conforme à leurs principes et à leur caractère.

Quand retentira le grand hallali révolutionnaire, soyons les premiers en tête du mouvement. Et là, l'escopette au poing, la poitrine ouverte aux coups de l'ennemi, prêchons d'exemple. Sachons, par notre énergie, inspirer au peuple combattant, cette confiance qu'il accorde au courage et à l'abnégation, et nous l'entraînerons au but que nous poursuivons : l'anéantissement du vieux monde d'exploitation et de privilèges et l'avènement d'un monde nouveau de justice et de liberté. Croyez-vous donc que ce soit si difficile et qu'il soit pour cela nécessaire d'être si nombreux? Si les grandes masses sont l'indispensable bélier démolisseur — ce qui est incontestable — vous savez aussi bien que moi que seuls, les militants, les convaincus, — c'est à dire la minorité, le petit nombre, — sont aptes à la réalisation des idées, en impulsant, en stimulant la foule inconsciente.

Oh! n'ayez crainte, le peuple ne restera pas en arrière : où vous irez, il ira. Seulement, gardez-vous de le consulter sur ce qu'il faut faire, il vous répondrait des bêtises et vous n'arriveriez à rien. Aller de l'avant, agir vigoureusement, tout est là en révolution : « Le peuple marchande toujours, disait Marat, il faut lui surfaire. »

Le succès est aux audacieux, dit le proverbe, donc soyons audacieux. Au lieu de nous amuser à supputer sur les chances de réussite, d'après notre plus ou moins grand nombre, formons une phalange de compagnons justiciers et, jetant notre bonnet par dessus les moulins, prenons pour devise : Fais ce que doit, advienne que pourra. Et, puisque l'histoire nous démontre que vouloir c'est pouvoir, sachons vouloir.

Bruxelles, 10 juin.

Nous applaudissons de tout cœur à l'enthousiasme guerrier de notre compagnon et, comme lui nous ne pensons et n'agissons que pour hâter le grand jour de la révolte. Mais pour donner plus de force à notre pensée, plus de portée à nos actions, il nous faut voir nettement le chemin et nous débarrasser de toute illusion, de tout préjugé qui nous ferait faire fausse route.

A cet égard, notre compagnon est sans doute d'accord avec nous. Eh bien! qu'il se donne la peine de relire nos articles sur la *Praticabilité des idées anarchistes*. Qu'il relise aussi sans idée préconçue l'article suivant, *Notre attitude devant les réformes*, et il verra certainement que ses objections y ont déjà trouvé leur réponse.

Dans le premier article nous essayions de démontrer que nos idées seraient rendues applicables par l'énergie déployée dans leur propagande et leur diffusion par ceux qui les ont comprises. Le succès dépend de la force que nous mettrons au service de la révolution, mais si nous ne l'employons pas, cette force, si nous n'essayons pas de passer de la théorie à la pratique il faut bien reconnaître qu'il y a des obstacles. Si nos idées étaient immédiatement réalisables, nous serions tout à fait inexcusables de ne pas tenter la solution. Or, quelle est ou quelles sont ces difficultés : c'est là ce qu'il s'agit de chercher pour les surmonter au lieu de les nier. Et du reste si nous faisons de la propagande, c'est justement pour essayer de faire entrer nos idées dans la pratique, car si elles étaient immédiatement réalisables, la force des choses suffirait.

Quand donc nous tous — les camarades comme les autres — en viendrons-nous à envisager les choses froidement, à ne plus nous obstiner à voir par des verres grossissants l'objet de nos désirs et par le petit bout de la lorgnette ce que nous redoutons? C'est la vérité seule que nous cherchons. Si nous nous décevons nous-mêmes, nous trompons aussi les autres et la révolution commencée est à recommencer.

* * *

Généralement, quand nos contradicteurs sont à bout d'autres arguments. « Oui, nous disent-ils, ce que vous voulez est bien beau, mais ce n'est pas praticable. » Et nous devons avouer que cette objection est toujours embarrassante, non au fond, mais dans la forme, car dans la société actuelle, nos idées paraissent en effet une utopie, et il est très difficile à l'individu qui n'a jamais porté son regard au delà de la société actuelle, d'arriver à comprendre que l'on puisse vivre sans gouvernement, sans monnaie, sans lois ni férules d'aucune sorte, alors qu'on a déjà tant de mal à s'entendre dans ce monde présent où les lois sont censées avoir pour but de faciliter les relations.

Les camarades qui nous écrivent auraient-ils voulu que l'on niât l'objection? Ç'aurait été agir comme l'autruche, elle n'en aurait pas moins subsisté. Répondre par des sophismes? Nous serions acculés dans une impasse d'où il nous serait impossible de sortir, sinon par d'autres sophismes. A ce jeu-là les idées ne gagnent jamais rien. Voulant élucider les idées, être à même de répondre à toutes les objections, nous cherchons tous les arguments qui peuvent nous être opposés et essayons d'y répondre de notre mieux; mais avant tout nous cherchons à être nets et précis, et la vérité *vraie* ne nous effraie pas, puisque c'est

elle que nous cherchons. Nous affirmons que nos idées reposent sur la vérité, nous devons le démontrer en la cherchant en tout et partout.

* * *

Notre correspondant nous dit que nous donnons notre petit nombre comme preuve de l'impraticabilité de nos idées. Notre camarade nous a mal compris : ce fait n'était pas cité par nous comme un argument, mais nous constations le fait lui-même. Ceci change la question. Nous disions qu'il était difficile de réaliser immédiatement nos idée vu notre petit nombre, mais nous n'avons jamais eu la pensée d'en inférer qu'elles étaient impraticables parce que nous n'étions que minorité. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas ajouté avec force répétitions, que *les hommes fortement convaincus d'une vérité cherchent à la propager sans se laisser arrêter par les difficultés et que c'est de l'énergie déployée à la propager qu'en sort le triomphe si elle est vrai.*

Le camarade nous reproche encore, et ce doit être là le véritable motif de sa lettre, qu'en ne laissant pas entrevoir la réalisation immédiate de nos idées nous jetons le découragement et la désespérance parmi ceux qui pourraient s'y rallier.

Encore un restant de l'éducation des partis politiques. Pourquoi promettre ce qui ne dépend pas de nous de tenir, et par conséquent préparer d'avance une réaction qui tournera contre nous? Si nous étions un parti politique voulant arriver au pouvoir, nous pourrions faire aux individus un tas de promesses afin qu'ils nous portent à notre but; mais en anarchie il n'en est pas de même, nous n'avons rien à promettre, rien à demander, rien à donner. Nous tâchons de démontrer aux individus qu'ils n'ont rien à attendre de la société actuelle, nous leur prouvons l'inanité des réformes à l'aide desquelles on veut les endormir. Nous essayons de leur faire entrevoir la possibilité d'une société meilleure en leur faisant comprendre que cette réalisation n'est possible que s'ils savent la vouloir. Ce n'est qu'au prix d'une révolution qu'ils arriveront à s'affranchir, voilà notre besogne. Le reste dépend d'eux et non de nous.

* * *

Justement si nous ne sommes pas partisans — pour notre compte — de la propagande faite à l'aide de grandes phrases, ronflantes ou sentimentales, c'est qu'elles font croire aux individus à une réalisation immédiate qui ne l'est pas. Ils arrivent tout flambants neufs à la propagande, croyant toucher le but du doigt, et, ne voyant rien venir, le découragement les prend, puis, l'un après l'autre, ils disparaissent sans qu'il en soit plus question. Combien en avons-nous vu arriver dans les groupes depuis dix ans qui ne parlaient de rien moins que de renverser, comme Samson, les colonnes du temple! Où sont-ils aujourd'hui?

Nous voulons faire de la besogne moins grandiose, moins brillante, mais plus durable. Loin de nous borner à prendre les individus par le sentiment, nous cherchons à les prendre surtout par la logique et la raison. Eh! mon cher ami, nous n'empêchons pas qu'on prenne les individus par le sentiment. Ceux d'entre nous qui n'aiment pas les pauvres et les opprimés trouveront toujours plus profitable de rester du côté des riches et des oppresseurs. Mais au lieu d'en faire des *croyants* nous voulons en faire des *convaincus*. Il faut que tous ceux qui viennent à la propagande connaissent les difficultés qui les attendent pour qu'ils soient prêts à les combattre et ne se laissent point décourager.

* * *

Un autre préjugé qui a grande créance parmi certains anarchistes, est de considérer la masse comme une pâte malléable que l'on peut faire marcher comme l'on veut et dont on n'a pas à se préoccuper. Ce préjugé vient de ce que, ayant fait un pas de plus que les autres, on se croit une sorte de prophète et bien plus intelligent que le commun des mortels. « Nous ferons faire ceci à la masse. » « Nous l'entraînerons derrière nous », etc., etc. Vraiment des dictateurs ne parleraient pas autrement. Et, si nous relevons cette manière d'envisager les choses, c'est qu'il nous est arrivé plus d'une fois à nous-même d'employer ces façons de parler qui, certainement, ne répondaient pas à notre pensée.

Nous ne nions pas l'influence de l'exemple sur les foules. Nous sommes même certains que ce sera là meilleure propagande faite par les anarchistes en temps de révolution. Mettre leurs idées en pratique, ce n'est qu'à cette condition qu'ils pourront prendre part à la transformation sociale. Seulement, il faut être bien convaincu que, malgré tout, la masse n'agira que sous l'impulsion d'idées précédemment reçues. Or, si nous savons faire la propagande des nôtres, c'est leur influence qui se fera sentir. Nous n'aurons pas alors à craindre de ne pas être suivis, mais au contraire nous aurons à redouter les entraves apportées par ceux qui se considèrent comme des meneurs. En temps de révolution, les précurseurs sont toujours dépassés par la foule. Répandons donc nos idées, expliquons-les, élucidons-les, ne craignons pas de regarder la vérité en face. Et cette propagande, loin d'éloigner des adhérents à notre cause ne peut que contribuer à lui amener tous ceux qui ont soif de Justice et de Liberté.

LES NOUVEAUX CANONS

Les Autrichiens viennent d'inventer un nouveau canon qui, à ce qu'il paraît, permettrait à deux ou trois artilleurs de démolir tout un bataillon en quelques secondes.

Les Italiens en ont inventé un autre, long de 12 mètres, agissant à l'air comprimé avec une simplicité sans précédents, qui vous permet d'envoyer un obus long de deux mètres, muni d'ailes qui s'ouvrent dans son trajet et contenant — excusez du peu — six cents livres de gélatine explosible, ce qui équivaut à mille livres de poudre-coton.

Voilà les engins puissants dont s'arment les bourgeois; et maint révolutionnaire se demandera certainement que peut faire le peuple révolté, désarmé ou armé de méchants fusils, contre ces engins formidables?

Evidemment, rien! Lors même que chaque travailleur serait armé d'un de ces fusils-réclame dont on parle tant en ce moment — que pourraient faire les travailleurs contre les canons des bourgeois — si ces canons tirent contre le peuple?

Et cependant, la révolution se fera, et le peuple vaincra les bourgeois par un moyen bien simple. A un moment donné l'entrain de son soulèvement jettera la désorganisation dans le camp des bourgeois, et leurs canons puissants ne tireront pas!

C'est ainsi que toutes les révolutions se sont faites. Si l'armée marche contre le peuple, s'il y a unité dans l'action de l'armée bourgeoise, le peuple ne peut rien, lors même que cette armée serait armée de simples bâtons avec une baïonnette au bout. Elle offre toujours une force avec laquelle le peuple, inaccoutumé à guerroyer, ne peut pas se mesurer.

Mais il arrive un moment où les revendications du peuple deviennent si menaçantes, où elles se font avec un tel ensemble, que le camp des bourgeois se trouve désorganisé. L'hésitation gagne les plus résolus d'entre eux, les soldats refusent d'obéir. Les chefs ne comptent plus sur l'armée. Et, en face du soulèvement populaire, cette armée se débande. Alors — et seulement alors — le peuple est vainqueur.

Voilà pourquoi tous ces génies militaires qui rêvent commander le peuple, — génies méconnus se rêvant être des Napoléon, — nous font rire. Dans une bataille rangée, s'il a une armée bourgeoise unie contre lui, le peuple ne peut pas vaincre. Sa force est ailleurs. Sa force est dans l'entrain irrésistible du soulèvement, dans la foule qui impose par sa masse.

Si la Commune fut vaincue en 1871, ce n'est parce qu'elle eût été mal armée, ou mal commandée. Elle fut vaincue faute de combattants. Elle fut vaincue parce que, à cette époque, il n'y avait pas d'idée capable de bouleverser *toute* la masse des travailleurs de Paris, et seule l'élite des travailleurs prit part au mouvement.

Si tout Paris ouvrier se soulevait, les fusils des Versaillais n'auraient pas porté; la désorganisation gagnait l'armée versaillaise et le peuple était vainqueur.

Cela n'arriva pas encore en 1871. Mais cela arrivera vers la fin de ce siècle. Et, lorsque la grande masse du peuple se soulèvera, lorsque notre propagande aura pénétré dans l'armée et que nous aurons miné l'autorité des chefs, nous n'aurons plus à craindre les canons pneumatiques et autres. Ils seront désertés par leurs artilleurs.

Ce que nous craignons pour la prochaine révolution, ce n'est pas les canons à dynamite que le peuple aurait en face de soi. C'est ceux qui tireront l'armée révolutionnaire par derrière, qui chercheront à arrêter son élan en lui criant: « N'allez pas trop loin! »

Ceux-là, qu'ils portent la redingote ou la blouse, seront le vrai écueil de la révolution, — non pas les canons qui ne tireront que lorsque la révolution se sera arrêtée dans son élan.

MOUVEMENT SOCIAL

France

Montbrison. — Le 18, le procès de notre ami Bordat revenait devant les assises de cette ville. Notre ami a jugé inutile de s'y présenter.

Voici un extrait de la brochure qu'il vient de faire paraître à cette occasion :

Quinze années de lutte politique au milieu des partis, m'ont attiré déjà bien des haines et des persécutions de la part de cette meute de politiciens, dont les convictions sont côtées en haut lieu, comme le sont à la bourse les actions Ottomanes ou les spéculations Tonkinoises.

J'ai eu à essuyer à peu près toutes les coquineries dont ces gens-là peuvent être capables à l'égard des socialistes qui les gênent.

Calomnies et dénonciations de la presse reptilienne, Espionnages de mouchards;

Arrestations légales et illégales, perquisitions, vol d'argent et d'objets divers, traquenards judiciaires, procès de tendance, condamnations sur commande, emprisonnement, brutalité de geôliers, cellules, cachots, etc., enfin, toutes les peines physiques et morales dont le pouvoir établi abreuve ordinairement les violateurs de ce qu'il appelle « *les droits acquis.* »

Pourquoi cet acharnement sur ma modeste personne? Est-ce avec l'intention de me faire changer d'avis ou de me faire taire?

Dans ce cas, mes persécuteurs me connaissent peu. Qu'il leur suffise donc à l'avenir de savoir que j'appartiens à cette catégorie de gens qu'on peut *quelquefois convaincre*, mais qu'on ne *corrige jamais!*

Cette fois c'est dans un bourg pourri de réaction que la comédie doit se jouer; c'est à Montbrison que les Jacomets ont fait appel à une douzaine de *rentiers, d'industriels, d'officiers en retraite* qui d'un commun accord avec les magistrats de profession, devront juger du degré de criminalité de mes opinions.

Eh bien! pour cette fois, je vais me priver de l'honneur d'apprécier la calvitie intellectuelle et physique de ce monde-là. Je n'irai pas à Montbrison. D'accord avec mes amis, nous avons jugé que la propagande n'avait rien à y gagner et la somme d'argent à dépenser, serait bien mieux placée dans cette brochure.

J'ajoute que, quoique banni de 15 villes du territoire de la « république », je n'ai pas encore eu à endurer les peines de l'exil; ce genre de persécution faisait défaut dans ma vie. Appelé à choisir entre ce cimetière de vivants qu'on nomme une prison et la vie chétive et aventureuse du proscrit, je me suis prononcé pour l'inconnu : j'ai choisi l'exil, et c'est de là que j'envoie à mes amis l'assurance de mon entier dévouement à la cause révolutionnaire et socialiste, et à mes persécuteurs, celle de mon plus profond mépris!

* * *

Vienne. — Samedi dernier a eu lieu dans la salle

du théâtre de Vienne, une réunion publique et contradictoire organisée par les anarchistes.

Le comp. Orcelin, immédiatement après l'ouverture de la séance, flétrit la conduite de Joffrin, Ranc et Clémenceau, qui se mettent, après les atrocités des uns, et les promesses des autres, la main dans la main pour faire triompher leur avènement au pouvoir.

Après lui, le comp. Girier, à l'aide du dossier d'accusation dressé par le commissaire de Roanne contre notre ami Bordat, commence le jugement de la bourgeoisie. Puis, après avoir fait la critique de ces accusations, soutenu et commenté les paroles de Bordat, il cède, dans un méprisant défi, la parole aux contradicteurs.

Cinq minutes se passent. Les radicaux ventrus qui sont dans la salle, se renfoncent dans leurs coins afin de se dissimuler; sur quoi le comp. Girier leur reproche leur lâcheté dans Vienne où ils se contentent de calomnier les anarchistes au cabaret et n'osent venir les contredire en plein jour. Il fait ensuite la démonstration de l'idéal communiste anarchiste qui, pendant trois quarts d'heure, est écouté avec une attention soutenue par l'assistance; puis, sur les applaudissements chaleureux qui accueillent cette démonstration, il s'écrie : « Voilà ce que veulent ces horribles anarchistes que l'on traite d'incendiaires et d'assassins : c'est le bonheur de l'humanité !

« Voilà ceux que l'on poursuit comme Bordat, que l'on traque comme des bêtes fauves ; eh bien, messieurs les bourgeois, Bordat qui a répondu par le plus profond mépris à votre jugement de première instance, n'a pas attendu le second et il est en sûreté maintenant. Il attendra sur la terre étrangère que les corps des bourgeois aient comblé les fossés des frontières pour franchir ce port et rejoindre ses anciens amis. Vive la Révolution ! »

La salle se sépare au milieu des applaudissements. Une collecte, faite à la sortie, a produit 8 fr. 05 pour les détenus politiques.

* * *

Il est dit qu'il suffit dans notre société corrompue d'avoir des idées de liberté et de justice, pour être livré aux persécutions des horribles bourgeois.

Pendant que le comp. Detale était à faire un mois d'abrutissement sous la bannière tricolore, sa compagne qui n'a que son travail pour ressource, était lâchement et sans aucun prétexte, mise à la porte du ventru Paul Sorbier, rue Ponsard, chemisier en gros enrichi aux dépens de ses lingères.

Merci, monsieur, au jour de la liquidation sociale votre compte sera porté sur la grande facture.

* * *

Amiens. — Trois des plus importants tissages mécaniques, les bagnes Cocquel, Hagimont et Mouret, syndiqués pour la circonstance, viennent de faire subir à leurs esclaves, une baisse de salaires de 20 pour 100. Avant la diminution, le maximum de la journée était de 3,50 et le minimum de 2 fr., soit 2,75 en moyenne. Si nous retirons 10 pour 100 de retenues diverses, amendes, etc., soit 0,27, il reste 2.48, sur lesquels, dans bon nombre de bagnes, on retient encore de 1,50 à 2 pour 100 pour les caisses de secours mutuels.

Ce salaire, quoique très minime, a paru trop élevé à ces philanthro-capitalistes, puisqu'ils prétendent le réduire encore de 20 pour 100, c'est à dire descendre la journée de travail au prix fabuleux de 2 fr., sous prétexte que les capitaux qui, il y a quelques années, rendaient à leurs coffres-forts de 30 à 35 pour 100, ne donnent plus que 15 ou 20.

Il n'y a pourtant pas moyen d'arguer du grand dada habituel : « c'est le fait de la concurrence étrangère », puisque les velours anglais sont battus sur notre marché. Mais c'est qu'il y a stock dans les magasins et que les capitaux engagés sur les produits fabriqués restent inactifs. De là relâche dans le rapport des affaires et, de ce chef, pénurie pour le facteur capital.

Il n'y a plus qu'une bonne expédition tonkinoise à faire pour créer de nouveaux débouchés au progrès incessant du machinisme, à moins cependant que la révolution sociale, créant une ère de régénération sociale par le communisme anarchiste, ne taille dans toutes ces belles pièces de velours des vêtements pour les loqueteux qui les ont tissées.

En présence de ce pacte de famine, les ouvriers et ouvrières de cette importante corporation auraient peut-être relevé la tête s'il n'y avait pas eu des endormeurs pour les syndiquer afin de lutter par la « sagesse et la modération », attendant la protection des lois bourgeoises contre les lois de la nature. Peut-être même, quand paraîtront ces lignes, il y aura grève, avec l'autorisation de M. le Préfet, qui a promis d'intervenir. Le résultat n'est pas douteux : c'est la guerre des bras croisés, en attendant le saut final du patronat et de ses souteneurs masqués, les endormeurs.

Belgique

La Belgique se trouve en pleine période électorale le 12 juin des élections législatives ont eu lieu, seulement cette fois-ci, à Bruxelles, le nombre des postulants au siège de député s'est agrandi par suite de l'entrée du *parti ouvrier* dans la comédie électorale.

Il présente, en effet, sept candidats ouvriers, dont un avocat, un journaliste, un médecin et un employé s'intitulant *ex-marbrier*, enfin tout le dessus du panier de la galerie.

Afin de convaincre la petite bourgeoisie (car ici ne sont électeurs, que ceux qui payent 42 fr. 42 d'impôt) qu'il est de son intérêt de les envoyer parlotter à la place des hâbleurs bourgeois qui y ont été en représentation jusqu'à présent. Ils ont entamé une campagne de propagande au moyen de réunions et d'affiches, afin de leur prouver que le suffrage universel était le meilleur moyen d'empêcher la *révolution sociale*, que la République était le meilleur des gouvernements, qu'en un mot leur cœur débordait d'amour pour la classe ouvrière dont ils veulent eux, les seuls *socialistes pratiques*, faire le bonheur, afin que l'envie ne lui vienne pas de le faire lui-même.

La première de ces réunions a eu lieu le 1er courant à la salle Saint-Michel, au bureau siège un président qui se para naguère du titre d'anarchiste, mais depuis quelques années est rentré au bercail socialiste d'où il n'eût jamais dû sortir, après une allocution paternelle de ce vieux patriarche recommandant aux électeurs les candidats du parti ouvrier nous voyons défiler quatre de ces futurs législateurs promettant toute sortes de belles choses aux petits bourgeois s'ils avaient la géniale naïveté de les envoyer paître dans l'arène parlementaire, plus de crise commerciale et industrielle, plus de faillite, plus de krachs financiers, plus de gros commerce écrasant le petit, plus d'agiotage drainant les petits capitaux, en un mot une ère de félicité sans borne, à tel point que les trois ou quatre petits bourgeois qui se trouvaient là, se pâmaient déjà d'aise, rien que de s'y voir.

Quand aux ouvriers qui formaient le vrai public, on ferait des lois protégeant leur vieillesse, enfin, une espèce de socialisme d'État à la Bismarck, mais cependant ils ne devaient pas oublier qu'en tout et *surtout* en politique, il faut beaucoup de patience et avec le temps quand les socialistes auront le pouvoir, c'est-à-dire au train d'où vont les choses en Belgique, dans une dizaine de siècles on pourra commencer à mettre sérieusement les mains aux réformes qui se trouvent dans le programme de ces pitres, qui n'ont pas honte de conter pareils calembredaines à leur public, le prenant sans doute pour un ramassis d'imbéciles.

Le compagnon Wysman ayant demandé la parole, on finit par la lui accorder, et en quelques mots brise la toile d'araignée que ces futurs grands hommes avaient tissée avec plus de patience que de talent, il montre à l'assemblée qui souligne par ses acclamations enthousiastes, le peu de fond des déclarations précédentes, il montre l'évolution économique aboutissant à la suppression des intermédiaires, et la fin de la petite bourgeoisie, le dualisme résultant de cette situation, et la révolution couronnant cet état de chose dans un avenir prochain. Il montre l'Allemagne, la France et l'Amérique, où les travailleurs s'apprêtent à conquérir leur place au soleil en foulant aux pieds le bulletin de vote et en arrachant par la force à la bourgeoisie ce qu'elle ne voudra jamais accorder par la persuasion.

Le compagnon Wysman ayant déclaré qu'il était prêt à soutenir la contradiction, personne ne s'y risque et la séance est levée.

En somme bonne propagande et qui a montré à ces aspirants députés qu'il y a, à Bruxelles, un public sympathique aux idées anarchistes.

La deuxième réunion a eu lieu, au Jardin joyeux, le 2 courant : la seconde série de candidats a donné une seconde représentation électorale rééditant les mêmes balivernes que les premières, un des orateurs est allé jusqu'à faire l'apologie du régime républicain français, citant le conseil municipal de Saint-Ouen, mais oubliant *volontairement* toutes les horreurs dont on a abreuvé les travailleurs français. Ce qui a permis à Wysman d'en faire le tableau, et de faire une critique complète du régime parlementaire, encore une fois aux applaudissements de la presque unanimité de l'assemblée. Ce succès des critiques anarchistes, avait paraît-il mis le comble à la fureur des potentats du parti ouvrier, car au moment ou Wysman allait finir, le *Grand lama Volders* demanda la parole pour une motion d'ordre, et déclara protester au nom de la liberté de la tribune contre l'usage qu'en faisaient les anarchistes, en venant ainsi *méchamment* jeter des pierres dans le jardin du temple ouvrier, et abîmer ainsi l'effet de tout leur verbiage socialistico-coopérateur-autoritaire.

Notre ami déclara alors qu'il avait laissé leur personnalité hors du débat, qu'ils entraient dans la lutte avec un bagage politique et économique de pacotille, et que c'était sur ce bagage que s'étaient portés tous ses coups, quand à l'interruption, il la considérait comme un aveu d'impuissance et une preuve de la peur qu'ils ont de voir discuter sérieusement leur tactique, que cet aveu lui suffisait et qu'il laissait l'assemblée juge de leurs procédés. *Le Lama* se livra alors à un solo des plus réussi où la fureur ne le cédait en rien à la bêtise. Nous avons eu souvent l'occasion d'entendre des contradicteurs mais rarement l'anarchie n'en a rencontré de plus ignorant et de plus prétentieux. Et dire pourtant que c'est ce qu'ils ont de plus fort à nous opposer cela est réellement consolant, car avec des adversaires pareils, les idées anarchistes ne peuvent que gagner du terrain.

Un dernier mot pour finir ; des citoyens sincères nous reprochent de faire le jeu des réactionnaires en attaquant ainsi leur tactique, nous n'avons aucune animosité contre qui que ce soit, quand il est sincère, en plus, il nous importe aussi très peu qui décroche la timbale dans les élections, vu que, *quel qu'en soit le résultat*, notre situation n'en sera pas changée. Nous n'avons donc en vue que de faire comprendre à la masse que le parlementarisme est une institution à balayer, et quelles que soient les circonstances, nous n'y failliront pas.

Fais ce que dois, advienne que pourra, telle sera toujours notre règle de conduite.

Dans une troisième réunion à Saint-Josse notre ami eut encore l'occasion de développer longuement nos critiques du parlementarisme, après une réplique d'un candidat, un citoyen vint déclarer à la tribune qu'il s'étonnait de voir les anarchistes faire bande à part et ne pas vouloir entrer dans le parti ouvrier où ils pourraient apporter le concours de leur énergie, et l'entraîner dans une voie plus révolutionnaire ; que cette conduite renfermait une énigme qu'il voudrait voir expliquer. Wysman retourna alors à la tribune au grand mécontentement des candidats qui voulurent faire du boucan, seulement l'attitude de l'assemblée les rappela immédiatement au respect d'eux-mêmes, et c'est aux applaudissements unanimes de l'auditoire qu'il retourna tous leurs arguments et qu'il répondit à son interlocuteur qui, lui, avait agi sous l'influence d'un sentiment louable à tous les points de vue, mais partageait encore l'illusion de la possibilité de cette concentration révolutionnaire qui a si souvent été essayée, mais qui a toujours avorté à cause des éléments disparates qui doivent la composer.

Le 12 juin, elles ont donc eu lieu ces élections qui avaient donné aux bourgeois l'occasion de manifester leur sympathie pour les ouvriers.

Or, sur 19 000 votants, la liste ouvrière en a recueilli 900 en moyenne.

Il nous souvient qu'il y a une huitaine d'années le parti socialiste voulut faire l'expérience des sympathies bourgeoises et trois candidats furent présentés aux élections législatives, les citoyens Coulon, Brismée et Brasseur. Ils obtinrent 600 voix. On s'aperçoit que les dispositions de la bourgeoisie ne sont guère changées, car les 300 voix qu'ils ont gagnées en huit ans, ne sont dues qu'aux radicaux qui ne présentaient qu'une liste incomplète.

Enfin les catholiques triomphent, le parti libéral est bien mort, place à la réaction franche, sans ambage, marchant résolument en arrière, brisant les dernières illusions de progrès pacifique, imposant la voie révolutionnaire aux plus timorés. Nous aimons les situations nettes, et il vaut mieux que le peuple sache qu'il a devant lui un ennemi intraitable qu'un faux ami. Espérons que l'excès du mal fera songer d'autant plus vite au moyen de le faire disparaître.

Espagne

La pompe aspirante de l'impôt continue de déposséder les petits propriétaires au profit des grands capitalistes. Une statistique récente donne la liste des propriétés confisquées par l'Etat pour non paiement des impôts. Elles sont au nombre de 114 565. Dans la seule province de Cuenca on en compte 63 562 ; dans celle de Saragosse 73 395. « Tous mendiants ! » tel est le mot d'ordre de la société.

(*Grito do Povo*)

Italie

Les compagnons de Gênes nous annoncent pour le 1er juillet la publication d'un journal anarchiste-

communiste, le *Spartacus*, organe des esclaves blancs. Bonne chance aux vaillants compagnons !

* * *

Sicile. — Le journal *Riscatto* a été saisi. Soyez sûrs, MM. les policiers, qu'il répétera demain ce qu'il a dit hier.

* * *

L'écroulement d'une mine de soufre a récemment écrasé quelques ouvriers. On fait une enquête et l'on reconnait que les plus simples mesures de précaution avaient été négligées par les propriétaires de la mine. Naturellement les coupables ne sont pas inquiétés. Mais quelques jours après l'événement, un ingénieur un administrateur et un grand actionnaire de la mine prenaient le frais sous les ombrages voisins. Trois coups de fusil partirent soudain de trois points différents et justice était faite.

(*Questione Sociale*)

COMMUNICATIONS ET CORRESPONDANCE

Les nombreuses adhésions recueillies par notre précédente circulaire (voir la *Révolte*, n° 19), tout en nous prouvant que la nécessité de l'existence en France de deux organes anarchistes internationaux, l'un de théorie et l'autre de lutte ouverts à tous, soutenus par tous et créés dans des conditions qui leur permettent de lutter sérieusement, est complètement reconnue par tous les anarchistes, nous font un devoir de poursuivre avec ardeur l'œuvre que nous avons entreprise.

Notre idée ayant été approuvée, nous nous bornerons dans cette circulaire à indiquer notre manière de voir relativement à la publication de ces organes, ce que nous n'avions fait que très succinctement dans notre circulaire précédente.

Que les compagnons nous excusent si, dans les détails qui vont suivre, nous ne parlons que de l'organe d'action ; certes, nous sommes également partisans de l'organe théorique, mais il nous faut aller au plus pressé ; il nous faut *surtout un journal d'action*, et c'est, croyons-nous, pour créer cet organe que doivent, en premier lieu, tendre tous nos efforts.

Dans notre précédente circulaire, nous disions : « Assurons aux organes de théorie et de lutte dont nous venons de parler la vie pour six mois, un an, s'il le faut ; et, lorsqu'un organe aura lutté pendant six mois, un an sans avoir eu besoin de toucher un centime au produit de la vente, cet organe aura la vie assurée. » Quelle serait donc approximativement la somme nécessaire pour assurer la vie à l'organe de lutte pendant une période de six mois au moins ?

Si nous consultons les comptes du *Forçat du Travail*, nous voyons que cet organe dépensait par numéro pour un tirage de 5000 exemplaires la somme de 120 francs ; dans un de ses derniers numéros, le *Révolté* accusait pour un tirage de 8000 exemplaires une dépense de 170 francs. Donc, si nous tenons compte de l'excessif bon marché de la presse, nous constatons que nous serons obligés de faire un journal à un sou dont le format soit plus grand que celui des deux journaux cités ; si nous mettons en ligne de compte les frais de publicité par voie d'affiches du nouvel organe, et peut-être aussi quelques saisies, nous voyons que nous pouvons porter la dépense à 200 francs par numéro, ce qui nous fait pour six mois ou vingt-six numéros une somme de cinq mille deux cents francs, c'est-à-dire environ une somme de cinq à six mille francs.

Quelques compagnons trouveront sans doute que cette somme est très forte et que l'on pourrait publier le journal avec moins d'argent ; nous leur ferons remarquer que le but que nous nous sommes proposé est de fonder un organe armé pour la lutte ; que, par suite, nous ne voyons pas la nécessité de ne faire des sacrifices qu'à moitié et qu'il est préférable que l'organe reste quelques mois de plus en gestation plutôt que de retomber dans les fautes du passé, et créer un organe qui ne serait pas mort né, mais qui risquerait fort de mourir en faisant ses premières dents.

La somme nécessaire ayant été versée, le journal est fondé. Or, en supposant que le groupe anarchiste de Toulon soit chargé de la publication du journal, puisque cet organe est l'œuvre de tous, le groupe de Toulon reçoit les divers articles et correspondances envoyés par les autres groupes et les publie au fur et à mesure en laissant la priorité aux correspondances ayant trait à un acte qui vient d'être accompli et aux articles relatifs à cet acte. De plus, les membres du groupe de Toulon qui ont déclaré vouloir se porter comme gérants, s'entendent entre eux pour se succéder.

Durant le temps pendant lequel le groupe de Toulon était chargé de publier le journal, d'autres groupes se sont offerts d'eux-mêmes pour le cas où ce groupe ne pourrait plus continuer la lutte. Les groupes qui se sont ainsi offerts d'eux-mêmes s'entendent entre eux pour se succéder, et supposons que le groupe de Marseille doive reprendre la lutte, si le groupe de Toulon ne peut plus continuer.

Le cas se produit. Un, deux, trois gérants sont emprisonnés à Toulon, des tracasseries de toutes sortes ont lieu ; on ne trouve même plus un imprimeur, la lutte devient donc impossible. Que fait le groupe de Toulon ? Il adresse aussitôt au groupe de Marseille les articles et correspondances qu'il a en mains, les adresses des groupes, des abonnés et des dépositaires, la somme en caisse, et le groupe de Marseille qui s'apprêtait déjà à prendre la succession, puisque c'était convenu d'avance, le groupe de Marseille qui a sa liste de gérants toute prête, reprend la lutte sans que le journal ait même subi une interruption d'une semaine.

Nous croyons que c'est la meilleure manière de mettre en pratique ce que nous disions dans notre précédente circulaire : « Et, lorsque, dans une ville, tous les dévouements, toutes les bonnes volontés auront été épuisées, ceux qui n'auront pas encore subi le feu de l'ennemi relèveront le drapeau et poursuivront la lutte. »

Quel sera le résultat au point de vue financier ?

Lorsqu'un journal est fondé, il se produit malheureusement ce fait : dès le début, les fonds ne rentrent pas vite et les dépenses excèdent de beaucoup les recettes ; or le journal étant paru avec 6000 francs en caisse, supposons qu'au bout de six mois, la vente n'ait produit que 3000 francs. La somme en caisse a donc diminué de moitié au bout de six mois de lutte ; mais il faudra bien, d'un autre côté, si l'on admet cette diminution que l'on reconnaisse qu'au bout de six mois, les dépenses seront sinon plus petites du moins égales aux recettes, et que les difficultés du début auront été franchies ; or, admettons même que pendant les six premiers mois, il ne soit pas entré un centime comme souscription, il n'en restera pas moins acquis que les souscriptions pourraient aider à couvrir les dépenses, et que par suite au bout de six mois on aurait encore en caisse une somme de 3000 fr. à laquelle il ne serait nécessaire de toucher que pour les cas imprévus, et que hors ces cas, cette somme resterait intacte. N'oublions pas que les sacrifices en argent et en personnes dépendent surtout du plus ou moins d'énergie avec laquelle la lutte est menée.

On le voit donc, par ce simple exposé, il n'y a pas là l'ombre d'un comité directeur ainsi que quelques compagnons ont bien voulu le croire un instant ; au contraire, chaque groupe est chargé du journal au fur et à mesure des évènements. Et d'ailleurs, si nous ne voulons subir l'influence de personne que chaque groupe envoie des articles et des correspondances, que chaque membre du groupe chargé momentanément de la publication du journal prenne une part active à cette publication, émette son avis sur toutes les dépenses, et ainsi, nous éviterons de donner de l'influence aux personnalités, nous éviterons de laisser entre les mains d'un Serreaux quelconque tout ce qui a trait à la propagande : argent, adresses, correspondances, etc.

Et à ce sujet, nous proposons ce qui suit :

Considérant que la cohésion du parti anarchiste dépend du plus ou moins de confiance que les compagnons ont entre eux, et que, par suite, il est nécessaire de donner aux individus dont les caractères ont quelque affinité le moyen de se connaître.

Considérant qu'il conviendrait de laisser à chacun la responsabilité de ses écrits et de ses actes.

Considérant que si nous devons tenir cachés aux yeux des bourgeois nos faits et gestes, il n'y a aucune raison pour que, phalanges de la même main, nous cherchions à nous cacher entre nous.

Nous proposons que tous les articles soient signés soit par le nom de l'auteur, soit par un pseudonyme.

Les compagnons auront sans doute compris le motif pour lequel nous avons plus spécialement parlé de l'organe de lutte. C'est qu'en premier lieu, *il nous faut d'abord et surtout* un journal de lutte, et un journal de lutte, et qu'en second lieu, le journal de théorie moins exposé aux poursuites et autres tracasseries peut vivre longtemps dans la même localité et demande moins d'efforts.

Que les compagnons qui auraient des observations à présenter sur le mode de publication que nous proposons n'hésitent pas à nous les faire connaître, de la discussion jaillit la lumière ; d'ailleurs nous ne pouvons guère différer que sur des questions de détail, vu que nous sommes d'accord au point de vue général.

Du dévouement de tous les compagnons dépend le plus ou moins de temps pendant lequel l'organe à créer restera en gestation. Que les groupes qui tiennent à mettre à exécution l'idée que nous avons émise relativement à la création de deux organes anarchistes internationaux qui soient l'œuvre de tous, soutenus par tous et créés dans des conditions qui leur permettent de lutter, s'imposent dès aujourd'hui des sacrifices, qu'ils organisent eux-mêmes des souscriptions à cet effet ; nous centraliserons les sommes produites par ces souscriptions, qui pourraient être mensuelles, et, chaque mois, nous ferons publier dans la presse anarchiste les sommes reçues.

Que ceux qui pourraient puiser dans quelque caisse bourgeoise n'hésitent pas, cela aplanirait bien des difficultés.

Nous prions aussi les groupes de se prononcer sur la question suivante : « Quel est le premier groupe qui entamera la lutte ? »

Nous commencerons dès le mois prochain à publier dans la *Révolte* les sommes que les groupes nous auront envoyées. (1)

Nous comptons donc sur le dévouement de tous les compagnons pour nous aider à réaliser l'œuvre que nous avons entreprise ; quant à nous, nous sommes décidés à faire notre devoir et à poursuivre avec ardeur la réalisation de cette œuvre. Unissons nos efforts, ne faisons pas de sacrifices à moitié et songeons que nos efforts doivent toujours tendre au bonheur le plus prochain de l'humanité.

Du dévouement et toujours du dévouement, et avant peu nous aurons doté le parti anarchiste d'un organe armé pour la lutte, avec lequel nous pourrons saper les institutions capitalistes, avec lequel nous pourrons lancer le cri de révolte, grouper les ventres creux sous l'étendard de la Liberté, avec lequel nous pourrons défendre ces vaillants qui ne craignent point d'entrer seuls en lutte contre toute la société, avec lequel, nous osons le croire, nous préparerons des hommes pour l'action et de courageux et vaillants lutteurs pour la cause anarchiste.

Que chaque groupe, que chaque compagnon n'hésitent pas à nous aider, nous ferons notre devoir.

En avant et vive l'Anarchie !

Le groupe anarchiste de Toulon *La Guerre Sociale*.

* * *

Le groupe les Misérables de Persan (Seine et Oise) pense qu'il serait urgent dans la période actuelle que la *Révolte* paraisse sans interruption.

Maintenant n'y a-t-il pas un moyen ?

Si tous les groupes existants versaient une minime cotisation, sans imposer naturellement, ce serait suffisant à notre idée pour que la *Révolte* paraisse régulièrement.

La position est critique et il faut marcher plus que jamais. Eh bien, compagnons, marchons, et nous croyons que 2 ou 3 sous chacun à chaque réunion suffiront pour que notre organe, notre éclaireur, aille de l'avant. Le moment est grave.

Agissons et ça ira.

En insérant cet appel, nous espérions le faire suivre d'un exposé de la situation financière du journal, c'est la raison même qui nous en avait fait reculer l'insertion d'une semaine. Mais le temps nous a encore manqué pour relever un compte exact. Nous le ferons dans notre prochain numéro.

Cela est d'autant plus nécessaire que ça ne peut pas continuer ainsi. A l'heure où nous mettons sous presse il nous est rentré dans toute la semaine environ 50 francs sur tout le numéro de la semaine et sur près de 800 francs qui nous sont dûs sur les numéros antérieurs. C'est vraiment décourageant. Si, cette semaine, les rentrées ne s'opèrent pas mieux, nous ne pourrons pas paraître.

PETITE CORRESPONDANCE

F. à Bellecourt. — D. à Toulouse. — G. C. à Firenze. — C. à Chaumont. — L. A. à Avesnes. — V. à Bourges. — A. à Mantes. — S. à Calais. — J. à Lyon. — H. G. à Port Elisabeth. — F. à Reims. — Reçu timb. et mand.

CONVOCATIONS

Amiens. — Les Eclaireurs de Picardie, dimanche 24 à 5 heures du soir, salle de l'Industrie. Les groupes l'Homme libre et la Jeunesse anarchiste sont invités. Extrême urgence.

Croix. — Grande réunion publique dimanche 24 à 5 heures du soir, estaminet A mon idée, rue de Wasquehal.

1. *La Révolte* insérera les listes qui lui seront envoyées, en se réservant toutefois la faculté de refuser si leur rédaction n'entrait pas dans ses moyens de polémique ordinaire ; et à condition aussi que les camarades de Toulon voudront bien, à l'avenir, être un peu plus brefs, la longueur de cette circulaire nous forçant à en renvoyer la seconde partie au prochain numéro.

Le Gérant J. Grave.

Paris. — Imp. J. GRAVE, 17, rue de l'Echiquier.